

Dès le début de *7 Soleils et autres poèmes*, beau recueil de Denise Le Dantec, la chanson bretonne règne, impose sa musique, cet au-delà de tout savoir, musique – ‘Seiz heol ha seiz loar, /Seiz planeden’ – accompagnée des couleurs vives et fraîches d’Alain Dulac. Ce qui n’efface nullement le sentiment d’être déjà submergé dans les éléments d’un monde vécu, intimement chéri, caressé : ‘La mer avançait. La lumière était belle. Le vent était puissant. / Les rocs se tenaient comme des plates-formes sacrées // Ils étaient d’un bleu si bleu que la mer semblait se répandre’ (11). Domine ici un lyrisme discret, plongé dans l’expérience, l’immédiateté du tellurique, tout en vivant la délicate et profonde relativité des outils cherchant à en capter les traces senties. Vieille histoire, dira-t-on, d’un langage éprouvé à la fois dans la pleine force de sa promesse de symbiose, de fusionnalité, et celle de son caractère spectral, de cette non-coïncidence qui paraît miner le geste même qui le propulse. Le poème – toute poésie, sans doute – s’articule, consciemment ou inconsciemment, au sein de ce dilemme, cet argument que conteste pourtant, incessamment, intrinsèquement, hardiment, tout mouvement de la parole vers l’autre qu’elle n’est pas.

Certes, les moindres choses de la terre sont vécues dans leur contexte cosmique où, d’ailleurs, ‘tout est épanchement dans l’universelle dérive’ (14) et, parfois, dans un au-delà du temps où seule ‘la mémoire tient ensemble les vivants et les morts’, lit-on (15). Mais si une telle expérience est plongée dans le sentiment de l’éphémère, du précaire, du mortel, du brutal même, reste qu’elle ne cesse d’en savourer les merveilles, les dimensions extraordinaires, à peine concevables, de ce qui est. L’œil, l’oreille, tous les sens, se trouvent irrésistiblement aimantés par le foisonnant excès des phénomènes qui sont, catapultés dans un échange presque cérémoniel, un tête-à-tête qui, sans doute, cherche, peut-être illusoirement, à stabiliser l’apparente entropie de ce qui surgit et se modifie indéfiniment, à installer une espèce de cohérence là où peut sembler si souvent régner un splendide et extravagant désordre. Car le poème de Denise Le Dantec n’a rien de prétentieux, d’arrogant. ‘Opuscule d’Ouessant’, ‘Marche dans les abers’, ‘Mémoire des dunes’ : de tels titres suggèrent à quel point le poème est surtout témoignage, écriture pour et avec ce que l’on vit et admire et offre en toute simplicité à ceux et celles qu’on aime, ami(e)s ou lecteurs-lectrices. ‘Trop d’abrupt pour risquer au bord de l’océan, lit-on, / Et je m’éloigne à l’ombre descendante des haies – à l’écoute de la récitation lyrique qui soigne sans effort. / Je prends le ton et j’ai le chant et la vision’ (31). La terre, la mer, les choses qui sont et s’offrent, d’abord, et qui donnent le ton, permettent de chanter, célébrer, remercier, et de voir, pressentir, réfléchir loin des puissants savoirs séducteurs.

Si on peut considérer comme inévitable le questionnement de tout ce que l'on peut dire, questionner reste également un mode qui assouplit l'esprit, l'empêche de se solidifier, l'ouvre aux impulsions d'aller vers, de découvrir sans succomber aux concepts et systèmes qui immobilisent le mouvant, l'insaisissable. C'est ainsi que le sentiment de 'la disparition du sens' (57) pousse précisément vers le poïétique, un poïein qui accepte sa propre incomplétion tout en se délectant de l'énergie qui sans cesse en déborde, ce que Denise Le Dantec a appelé ses 'déplacements', ses 'conflagrations', ces délicats et fatalement désaccordants mouvements musicaux vers le *méta* de ce qui est ou paraît être. Absence, donc, de toute présence sauf celle qui vient du geste même qui allume le feu de l'inscription – mais tout en reconnaissant le stimulus des choses que celle-ci ne saurait être, 'la phrase écri[vant] sa phrase / dans la phrase', comme dit Le Dantec (69), mais puisant dans le sentiment de la 'magie', de 'l'extase', (83, 77) même, que peut générer le contact avec ce que la phrase n'est jamais : herbe, varech, mouette, chêne, lichen, argile, coquille, océan, vent, lumière, etc, etc. Si chant lyrique il y a, il jaillit par le biais d'une étrange osmose, une espèce d'improbable mais heureuse contagion venant de l'innommable musique de ce qui est pour 'couvr[ir] le vide' parfois ressenti (94). Cet indicible se fait sentir constamment dans ces beaux textes de *7 Soleils et autres poèmes* – mais, comme dit si bien, si pertinemment, Denise Le Dantec, 'il n'y a pas de beauté soulignée' : elle resterait ainsi à trouver, sans doute partout, dans l'enivrant comme dans le pourrissant, le mourant, le dégrisant, ce que le monde déploie, ce que déplie l'écrit.

Site de l'expérience indirecte de 'ce pays fatal' qu'est son intime Bretagne, le poème de Le Dantec s'articule sans 'stupeur ni espoir' (88), les dimensions de son innommabilité toujours manifestes dans les points de suspension, les espaces blancs, comme dans les peintures abstrayantes mais telluriquement ancrées d'Alain Dulac. Si 'la vie est une splendeur pathétique' (110), une tension entre affinité et aliénation, l'art, suggère Denise Le Dantec, est une négligence à réparer', une sorte d'oubli de sa propre fragilité à laquelle la poésie chercherait à remédier. Si *7 Soleils et autres poèmes* finit par nous offrir quatre poèmes 'inspirés par des textes celtiques anciens', on ne devrait pas s'en étonner; comme ceux-ci les textes de Denise Le Dantec puisent profond dans la dimension mythique, mais chantante du poïein de toutes les langues, et avec cette énergie inextricablement exubérante et sobre, face à l'expérience directe de la vaste énigme de tout ce qui est.

Michaël Bishop

Trois extraits de 7 *Soleils et autres poèmes* :

Convoyeur des grandes dépressions maritimes, le vent de l'Ouest fait le silence du champ, les talus se couvrent de lichens et de massifs de fragons, l'eau monte dans les ornières, les barrières sont gonflées, les piquets des clôtures s'assombrissent, les chemins sont éventrés, une paire de bottes s'enlise dans l'argile, un soc rouille, par endroits la terre est usée jusqu'à la pierre, le crin s'échappe des colliers pourrissants des chevaux, le chiendent fait des chapelets à la pointe de la fourche, les feux d'écobue sont éteints, un brouillard bas éponge ce qui reste de la lumière, - le tracteur est laissé là, la chélidoine jette son dernier éclat... (Champ Bretagne I, 49)

*

Que l'on se tienne près de la longère du transept de l'église, sur la terrasse du bâtiment déserté des convers, du côté de la Salle du Duc, sur les pelouses ou dans les vergers, de partout c'est la même émotion qui nous ouvre à ce qui nous entoure.

Échappée des rives, une garzette lie sa blancheur à celle du ciel; tandis que des escadres de mouettes rieuses venues de la mer entrent et sortent par les fenêtres de l'Ouest. (Beauport L'Abbaye, 117-18)

*

(I), 1

Mabon Mabuz Mab

(II), 2

Les clefs d'or sont tombées au fond de la mer

(III), 3

Le roi des oies est convoqué

(IV), 4

L'écuelle est une coquille de patelle percée

(V), 5

Tristan regarde passer l'oie

(VI), 6

Mabon Mabuz Mab

(VII), 7

Le lançon remet les clefs d'or

(VIII), 8

Ha gouzaf mor glas so casty

Et endurer la mer bleue est un châtiment

(IX), 9

..... (*Mabon*, in « *Et endurer la mer bleue est un châtiment* », 125-26)

Denise Le Dantec, 7 *Soleils et autres poèmes*, L'herbe qui tremble, 2020, peintures d'Alain Dulac, 143 pages, 15 euros.